

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale
Centre Social de Montbrison (42)

N° 42 avril 1990

p. 2	L'année "de Gaulle".	Claude LATTA
p. 3	Bonjour, Général !	Marguerite GONON
p. 6	A la mémoire du poète Jules Dupin, le "Lamartine montbrisonnais", mort pour la France en 1915.	Marguerite-V. FOURNIER
p. 13	Louis Dupin, maire honoraire de Montbrison (+ 1951)	Marguerite-V. FOURNIER
p. 14	Poèmes extraits des <u>Ascensions du coeur</u>	Jules DUPIN
p. 19	Jean Bonnassieux, sculpteur forézien (1810-1892).	Joseph BAROU
p. 22	Bibliographie forézienne.	Claude LATTA

VILLAGE DE FOREZ : Bulletin trimestriel.

Siège social : Centre Social de Montbrison
Rue Puy-du-Rozeil
42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude LATTA
Courrier-coordination : Joseph BAROU

Dépôt légal : 2^e trimestre 1990
Impression : Centre départemental de documentation pédagogique
St-Etienne.

L'ANNEE DE GAULLE

1990 : il y a cent ans naissait le général de Gaulle. Il y a cinquante ans, sa voix s'élevait, solitaire mais prophétique, sur les ondes de la B.B.C. pour refuser l'armistice, affirmer que la guerre n'était pas perdue et appeler les Français à la Résistance. Il y a vingt ans, les Compagnons de la Libération - parmi eux les gaullistes André Malraux et Jacques Chaban-Delmas mais aussi le socialiste Alain Savary et le communiste Rol-Tanguy - accompagnaient le corps du général de Gaulle dans le petit cimetière de Colombey-les-deux-Eglises.

Les anniversaires sont l'occasion de se pencher sur notre passé. *Village de Forez* a consacré deux de ses numéros à la période 1939-1945 : *la Résistance en Forez* (n°6) et *Le retour des déportés et prisonniers* (n°23).

Dans ce numéro, Marguerite Gonon, historienne du Forez médiéval et résistante de la première heure, raconte la visite que le général et Madame de Gaulle firent, en 1948, au château de Beauvoir, à Arthun. Nous la remercions infiniment d'avoir accepté d'évoquer pour *Village de Forez* - et dans un récit inédit - cet épisode de notre histoire locale ; avec la même émotion - et la même verve - elle est venue, en mars dernier, parler de la Résistance et du général de Gaulle aux lycéens et lycéennes de Beauregard, à Montbrison : je crois que ceux-ci s'en souviendront.

Cette publication sera notre contribution à la célébration du centenaire de la naissance de Charles de Gaulle. Car les Français se reconnaissent en lui, même lorsqu'ils se sont parfois opposés à lui. Certes, à droite on célèbre plus volontiers l'homme de la "grandeur" et de l'autorité de l'Etat, le fondateur de la V^e République. A gauche on évoquera davantage l'artisan de la décolonisation (la paix en Algérie) et l'homme des réformes de 1944-1945. Mais tous se retrouveront pour rendre hommage au chef de la France Libre et de la Résistance parce qu'il incarna, en juin 1940, l'honneur et l'intérêt national.

C'est ce même homme, entré vivant dans la légende, qui en 1948, prenait le soir, sa tasse de camomille au château de Beauvoir, en devisant avec le comte de Neufbourg et Marguerite Gonon des affaires du monde et en évoquant Churchill et Staline...

C.L.

BONJOUR , GENERAL !

Ouf ! C'était terminé ! Pas tout à fait peut-être, mais la nuit noire était finie : Paris était libre ! Et nous, les simples résistants sans auréole - l'auréole, ça serait pour plus tard - nous étions tout de même bien fiers des chars de Leclerc ; des barricades un peu démodées certes, mais bien significatives ; et de nos maquis.

La joie n'était pas sans ombres : les camps de déportation enfermaient toujours nombre de nos camarades de combat : Jean et les autres à Neuengamme, Georges et sa troupe à Buchenwald depuis 1942, Dorah à Ravensbruck, l'abbé qui n'avait pas parlé..., le petit Montagne..., le ... Qu'ils étaient nombreux et muets ! Etaient-ils morts (oui, la plupart l'étaient) ?

Mais tout de même, cahin-caha, la vie reprenait ses droits : plus de bruit de bottes, plus de réunions couleur de muraille, plus de parachutages couleur de clair de lune. On voyait revenir les amis d'Angleterre : Morandat qui avait évité "Paris brûle-t-il", le petit Morandat si modeste ! Charles Henri, parti en pleine agrégation de lettres : colonel, tout simplement. Claude, condamné à mort avec ses compagnons ? Un poste de chef d'Etat-Major ! Le pays leur devait bien ça !

D'autres ascensions, fulgurantes, nous laissaient perplexes : tel qui était en poste officiel à Vichy, pétiniste et décoré, s'était installé dans un sous-ministère ; tel autre, otage d'un groupe de maquis, avait précipitamment quitté cette honorable situation pour faire valoir ses droits dans la haute administration. Le paysage ne manquait pas de pittoresque avec, au bas de l'esca-beau, les R.M.S., les résistants du mois de septembre. Pour qui avait l'humeur optimiste, le panier de crabes était réjouissant à contempler.

Le comte de Neufbourg et moi (nous avons "résisté" depuis le 12 juillet 1940, en cachant des armes ; pas un 22 long-rifle : c'était plus volumineux !) avons rejoint, dès fin août 44, les régions bienheureuses de l'histoire médiévale. Tout de même, Neufbourg avait accepté la présidence des syndicats agricoles du département. Non qu'il fût avide d'honneurs ; mais les paysans avaient grand besoin d'un représentant de prestige : en dépit des multiples embêtements qui avaient été leur lot (réquisitions, contrôles tatillons sur les oeufs comme sur le beurre), ils étaient regardés de travers, accusés en bloc de marché noir dont les bénéficiaires emplissaient des lessiveuses (il n'y avait pas de lave-linge à l'époque !). La tâche de Neufbourg ne fut pas toujours facile et j'ai souvenir d'empoignades hautes en couleurs avec le Préfet de la Loire, communiste à cette époque.

Enfin, "marche que marche", comme disaient encore les paysans, le temps passait. L'offensive ultime en Alsace, les poches de résistance allemande ici où là, puis les orgues de Staline et les chars de Pâton, la capitulation à Berlin, puis celle du Japon : cette fois c'était vraiment la paix.

Le général de Gaulle gouvernait à Paris ; lui non plus n'avait pas la tâche facile. Mais bien loin de l'agitation parisienne, nous étions persuadés, Neufbourg et moi, que le général finirait par avoir raison : après tout, il avait "eu" Churchill qui était joliment coriace ! Eh bien non ! Il n'eut pas raison et commença ce que les journalistes appelèrent "la traversée du désert". Ce départ ne nous consterna pas ; simplement nous avions l'impression de vivre un temps mort, dont l'événement fut l'institution de la vignette pour les autos, "pour venir en aide aux personnes âgées" !

En Forez, le général de Gaulle avait de la famille : une nièce mariée à un ingénieur des mines, alors en poste au Chambon-Feugerolles, à la Malafolie. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de cette nièce que, dès novembre 1940, j'avais pris contact avec la soeur du général.

Nous étions en 1948, nos *Chartes du Forez* avançaient sans heurt : lecture des documents, transcription, notes, des notes pléthoriques demandant des journées de recherches. C'est au cours d'une de ces recherches, un après-midi d'avril, que le téléphone sonna : "ici le lieutenant-colonel de Bonneval. Le général de Gaulle compte aller voir sa nièce le... Il passera chez vous et vous demandera l'hospitalité". C'était totalement inattendu et la nouvelle suscita tout de même une certaine agitation. Le général venait sans suite officielle (le désert, voyons !) avec Bonneval, deux gardes du corps et le chauffeur. Bien : on pouvait loger tout ce monde. Prévenir tout de même la gendarmerie ? Pas utile. Mais Neufbourg eut une idée étrange : pour peu qu'il y ait fuite, il fallait prévoir un repérage de possibles "terroristes". Aussi la maison fut-elle illuminée par un très gros projecteur : un seul ! L'intendance devait suivre : le lit serait-il assez grand ? Vérifications faites, mètre en main. Que servirait-on à table ? Un gigot ? Oui, le général aimait le gigot et Madame de Gaulle aussi. Et comme dessert ? Si on lui donnait des ponchkis, ces succulents beignets polonais (le général de Gaulle avait été envoyé en Pologne comme attaché militaire en 1920) ? Va pour les ponchkis ! Le vin ? Un bon Fleurie, ce serait très bien. Et surtout, mon Dieu ! ne pas oublier, après le dîner, la tisane de camomille dont le général était friand (quelle horreur !). Ceci pour dire que nous étions fin prêts dès dix-sept heures. Pour une fois, Neufbourg n'avait pas les cheveux en bataille, Madame de Neufbourg était tout de bleu vêtue. Quant à moi, j'étais résolument "new look" - c'était le temps du new look... - : un ensemble noir, jupe bien serrée et corsage à basque. Ce que j'étais distinguée !

La grosse DS noire arriva, précédée de la DS des gardes du corps. Voir le général descendre de voiture était déjà un spectacle. Madame de Gaulle, comme son mari, était vêtue de noir - leur fille Anne venait de mourir. Oui : il était aussi grand que ça et le nez était bien celui que nous connaissions, alors que Madame de Gaulle - qu'on n'appelait pas encore Tante Yvonne - avait de bien beaux yeux pleins de sourires. La conversation fut-elle difficile ou empreinte d'un amidon un peu raide ? Pas du tout ! Neufbourg se hasarda à remercier pour cette visite et eut cette réponse : *il fallait bien que je vienne jusqu'ici puisque vous n'êtes jamais venus me voir à Paris... pour me demander une décoration ou une place*. Nous fûmes ébahis par cette déclaration : comment ? se pouvait-il qu'on pût réclamer un bakchich pour avoir simplement, petitement, fait ce qu'on devait faire ? Le général nous expliqua longuement quelles luttes sournoises ou à couteaux tirés s'étaient déchaînées autour de lui, quelles pressions l'avaient fait longuement réfléchir et décider de s'en aller. Ce propos politique était donné d'une voix lente, un peu rocailleuse quand il allait dire - pardonnez-moi ! - une "vacherie". Je n'aurais jamais pensé pouvoir rire aussi franchement à ce qu'il racontait. Dommage : certains "étrillés" sont encore vivants, je ne peux donc pas vous faire de confiance ! Il parlait, en tout cas, avec une admiration rancunière de Churchill ; ils s'étaient mené la vie dure : *ma plus grosse croix, c'est la croix de Lorraine*. De Roosevelt "par charité" il

ne disait que fort peu de choses : à notre première entrevue au Maroc, après le débarquement de novembre 42, j'étais espionné sans cesse. Staline ? Un tyran oriental, mais un chef de guerre. Du maréchal Pétain aussi il parlait, sans hargne, avec pitié et regret ; mais quant au "ramassis" qui avait grouillé à Vichy, il en faisait un constat glacé et sans ombre d'indulgence.

Il interrogea longuement Neufbourg (et Madame de Neufbourg) sur la "participation" telle qu'ils la pratiquaient : les ménages d'ouvriers agricoles étaient logés, avaient à leur disposition non seulement un jardin, mais la tenue de deux, trois, quatre vaches selon l'importance de la famille, et chacun recevait une "participation" aux bénéfices (sur la vente des bovins ou des carpes). Les femmes pouvaient ou non venir travailler à la maison, sous protection sociale : évidemment, ce programme était plus facile à organiser avec quatre ou cinq ménages qu'avec les ouvriers de Renault... Madame de Gaulle voulait savoir s'il y avait une aide quelconque au moment d'une naissance, et si les parents étaient encouragés lorsque les enfants allaient au collège.

J'eus un moment de fierté et d'émotion : une petite croix de Lorraine, une petite décoration et sur une photo (gardée depuis 1940) à M. G., *une des premières, une des meilleures* : la photo m'a été volée... Madame de Gaulle parlait de sa vie à Londres, une vie plus que simple, du flegme des Anglais sous les bombardements et de la vie à Colombey : *je n'aime pas la vie officielle*. Enfin, ce fut la fameuse camomille, puis le coucher, le gros projecteur allumé ; et pour nous, une nuit de veille, avec Neufbourg qui faisait des rondes toutes les demi-heures.

Le lendemain matin, nos hommes étaient là : ceux qui, sans grandiloquence, parfois luttant contre la peur, nous avaient aidés à cacher puis à transporter les armes, à recevoir les parachutes, à veiller à la sûreté du maquis, de "notre" maquis : tous sont morts aujourd'hui ; mais pour tous ces braves, la poignée de main du général et le "merci" qui suivit a été la meilleure des récompenses. Vinrent d'autres amis, eux aussi "résistants", et pas de la dernière heure. *On est bien chez vous ! Et ça ne sent pas la magouille ! Nous allons rester à déjeuner*. Ce qui se fit (avec une carpe magnifique), avec le même ton de conversation aimable, un peu décousue. Il fallut bien se séparer, sans démonstration : une poignée de main, une vraie ; *au revoir, Général ! - Faites un effort, venez à Paris, vous apporterez l'air frais du Forez*. La voiture, les voitures ont franchi le portail. Neufbourg a les paupières rouges, et je me sens bête comme tout...

Marguerite GONON

A LA MEMOIRE DU POETE JULES DUPIN
LE "LAMARTINE MONTBRISONNAIS"
MORT POUR LA FRANCE EN 1915

En cette année qui est celle du centenaire de sa naissance, nous venons évoquer la mémoire d'un de nos plus illustres compatriotes, hélas ! trop tôt disparu : Jules DUPIN, second fils de M. Louis DUPIN, maire de Montbrison, de 1919 à 1942, et député de la Loire... C'était un poète et surtout une âme d'élite.

Nous devons à l'amabilité de son neveu, M. Louis CROIZIER (qui fut lui aussi maire de Montbrison de 1962 à 1965) la communication des documents qui nous ont servi pour rédiger cet article, c'est-à-dire :

- *Journal* de Jules DUPIN, de 1905 à 1915
- Recueil de poèmes *Les ascensions du coeur*
- Revue *Intimités*, fondée par Jules DUPIN en 1912.

Qu'il en soit vivement remercié.

*
* *

Impressions foréziennes

Bien qu'il soit né à Feurs, le 24 mai 1890, Jules DUPIN a passé toute sa vie dans la maison familiale de la place de la Préfecture (appelée aujourd'hui square Honoré-d'Urfé). Il y est demeuré très attaché et y revenait toujours comme à un havre de paix.

Il aimait aussi parcourir la campagne, soit à pied soit à bicyclette, et en a laissé, dans son *Journal* régulièrement tenu depuis 1905, de poétiques descriptions. La montagne surtout l'attirait :

Je viens, écrit-il, de faire une promenade dans mes Montagnes du Forez ; j'ai goûté la fraîcheur de l'air embaumé par la senteur âcre des genêts, et j'ai lancé vers le Créateur un hymne de reconnaissance... Je suis fou de ces beautés rustiques, de ces blés, de ces parfums alourdis par le soleil et je vivrais heureux à regarder vivre la nature comme on regarde un être aimé...

Je suis allé dans un petit chemin bordé de seigles verts et de genêts ; les grillons chantaient au loin, les grands bois grimpaient la montagne et, par derrière le col, on devinait, grâce aux nuages fuyants, toute l'immensité d'un nouvel horizon.

(Montbrison, 25 mai 1908)

Le 15 avril 1911, de retour d'une promenade dans la plaine, il note :

Les Montagnes du Forez, massives sur un fond de ciel bleu cendré, étendaient leurs lignes sévères sur toute la longueur de la plaine. J'admirais les Monts d'Uzore, bizarre poussée volcanique qui s'élève droite, raide,

semblable à quelque île du Levant. Les lointains se fondaient dans une lumière harmonieuse comme la lumière qui couvre les lacs italiens, un mélange de rose et de bleu de la transparence et de la douceur.

Et encore :

Je la trouve belle ma plaine avec toute sa floraison de printemps, sa verdure, ses cerisiers neigeux, ses pêchers rosés ou teintés de rouge.

Pourtant il préférera toujours la montagne où nous retrouvons des noms et des paysages familiers.

Il est une chose dont j'éprouve le besoin de parler ici : de mes Montagnes du Forez. Il se dégage de cette nature une poésie à laquelle il serait difficile de rester insensible ; mais pour la connaître, il faut marcher, il faut gravir les cimes : Pic de Bard, Mont Simiour à 1000 mètres ou 800 au-dessus de la gorge pittoresque du Vizézy... Monter, monter toujours, c'est un bien grand plaisir et je ne crois pas que les promenades à bicyclette dans la plaine m'offrent la même beauté, la même profondeur d'impression que les montées silencieuses vers les sommets.

(Montbrison, 26 octobre 1911)

J'ai fait des découvertes dans nos Montagnes du Forez : à 1200 m d'altitude, des forêts, des aperçus sur la plaine, sur les sommets pleins de neige... Une véritable merveille qui m'a rappelé les plus beaux coins de Suisse et du Tyrol. Je me suis promené dans un sous-bois, une mousse abondante couvrait les pentes abruptes, d'immenses sapins se dressaient au-dessus de moi et, parfois, je distinguais, à travers des trouées dans la verdure, des horizons vastes et des abîmes qui me rappelaient ceux des hautes altitudes.

Ces passages extraits de son *Journal* montrent combien Jules DUPIN était sensible aux beautés de la nature et comme elles influaient sur son état d'âme :

Avant-hier, je me promenais dans une forêt de hêtres sur la pente de Simiour ; il me semblait que je laissais là une partie de mon âme...

La nature revêt maintenant pour moi la multiplicité de la création... Hiver, automne, été, printemps, toutes les saisons ont leur puissance de poésie et je suis sûr de rencontrer partout la nourriture substantielle de mon amour et de ma joie.

Ma plaine... je la trouvais belle parce que mon âme lui ressemblait : elle aussi avait ses blés en herbe, espoir d'un avenir d'or et de pain ; elle avait ses cerisiers teintés de rose et ses pommiers blancs ; elle sentait monter la sève, ignorante peut-être encore, mais cherchant à voir poindre l'immense floraison qui reluirait au jour.

L'étudiant

Jules DUPIN commença sa scolarité au petit séminaire de Montbrison (Institution Victor de Laprade). A partir de la classe de 3^e, il fut pensionnaire au collège Sainte-Marie tenu par les Pères Maristes à Saint-Chamond. Il fut un élève brillant et obtint son baccalauréat à 17 ans, en 1907, avec la mention bien.

Au mois de novembre, il allait à Lyon commencer son droit pour répondre au désir de ses parents ; en même temps, et pour satisfaire ses goûts personnels, il préparait une licence ès lettres (section de grammaire). Il s'installait avec son frère aîné dans un petit appartement donnant sur la place Ollier, en face du Rhône et de Fourvière.

Sa vie est celle d'un jeune homme sérieux et travailleur, menant de front les études qu'il a entreprises dans deux domaines différents et où il réussit avec le même bonheur. Mais la ville ne lui plaît pas ; il regrette son cher Forez :

Toute la semaine, écrit-il à un ami, je rêve au samedi soir où je pars chez moi, où je retrouve mes parents, mes montagnes du Forez, où je peux rêver, où la nature me comprend et semble m'aimer comme je l'aime !

Il écrit aussi : *La nature me comprend mais la ville ne me comprend pas !*

Il fait un temps très doux, le printemps va resplendir de nouveau à mes yeux dans ma plaine du Forez. Oh ! quelle joie j'éprouve quand je quitte la ville !

Il la quitte définitivement quatre ans plus tard. Le 3 novembre 1911, Jules DUPIN âgé de 21 ans, licencié en droit et en lettres, s'installait à Paris pour préparer l'agrégation ès lettres, et prenait pension rue de Vaugirard.

Loin de son Forez, il éprouve au début une certaine tristesse mais la découverte des merveilles de la capitale transforme sa mélancolie en enthousiasme... Il ne se lasse pas de tout admirer...

L'ami des arts

D'une nature profondément sensible, ce jeune Montbrisonnais vibrait à toutes les manifestations de l'Art et de la Beauté.

Il aimait la musique avec une prédilection pour les romantiques, notamment Schumann dont il chantait les lieder en s'accompagnant au violon ou à la guitare.

J'ai acheté, écrit-il à Lyon, toutes les mélodies de Schumann. J'aime tellement cette expression mystique de la poésie rendue plus sensible par la musique... Dans mon coeur toutes choses chantent au milieu d'un soleil éblouissant comme si j'étais couché sur le versant d'une colline fraîche où poussent les fleurs, avec un horizon vaste devant mes yeux, une plaine, un océan, un fleuve...

Il aime aussi Wagner. Après une représentation des *Maîtres Chanteurs* il écrit :

Quel intense bonheur cet opéra m'a procuré ! C'est un merveilleux poème musical d'où déborde le plus puissant idéal qui ait jamais été exprimé. La glorification de l'âme chantante, libre de créer elle-même son art, telle est la thèse qu'a soutenue Wagner et que j'ai adoptée avec enthousiasme.

Tristan et Isolde est pour lui un merveilleux drame d'amour. Cette sublime musique m'a puissamment saisi et j'ai senti que le sentiment exprimé là dépassait les bornes du créé.

Sa chambre d'étudiant est ornée de reproductions d'oeuvres d'art, peintures et sculptures qu'il acquiert souvent à grands frais et qu'il contemple avec amour :

Ma chambre est douce avec son Memling, son Van Eyck, son Gérard David, ses Madones, ses Maurice Denis. Je l'aime tellement ainsi !

La préparation d'une thèse sur les cathédrales gothiques le mène à Chartres et c'est pour lui un éblouissement. Dans son *Journal* du 26 février 1912, il tente de traduire l'enthousiasme qui le soulève :

Jamais, jamais je n'ai eu d'impression aussi vive qu'aujourd'hui. C'est tout le Moyen Age qui a vécu devant moi ; j'ai compris l'âme de ce XIII^e siècle comme si j'avais vécu pendant l'époque merveilleuse de cette floraison de pierres...

Il y retournera plusieurs fois sans être rassasié de beauté au point d'écrire :

Je ne sais plus rien autre que Chartres et je vis les yeux fixés sur Elle... Intérieur de l'église, vitraux, lumière, porches, contreforts, clochers, tout cela m'a saisi d'amour, d'une passion aussi vive que pour un être humain.

Les églises de Paris : Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Eustache, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, les cathédrales d'Amiens, de Beauvais, de Senlis lui inspireront de belles pages sans pourtant jamais égaler celles que lui a inspiré Chartres avec ses vitraux "d'un bleu de paradis" :

Je porte dans mon coeur l'immense cathédrale, sa croix latine si nettement dessinée, ses flèches, toute son âme qui monte en une voix de pierre et je voudrais chanter cet âge d'art sublime !

Dans ses voyages à l'étranger, notamment l'Italie, le Tyrol, la Rhénanie, les Flandres, l'émotion la plus forte lui est donnée par Bruges :

O Bruges, ville morte ! Bruges, grande mystique ! Errer dans tes rues, sur tes quais, en face de tes églises, de cette atmosphère du passé, c'est un peu du bonheur rêvé par mon âme de poète ! J'aurai vécu là quelques-unes des plus douces heures de mon existence.

(7 février 1913)

Il traduit en vers ses sentiments :

*Voici, chanté par des harmonies souveraines,
Mon grand amour pour les églises du passé,
Pour les nefs recueillies aux mystiques verrières
Et pour l'humilité des vieux cloîtres romans,
Pour la candeur du Christ et pour les saints de pierre,
Pour la Vierge naïve et le petit enfant
Qui sourit à l'entrée des portes ogivales.
Voici le grand clocher, la vieille cathédrale
Qui coupe l'horizon des prés et des coteaux,
La rustique chapelle au creux de la vallée.
De ma chambre, en ce soir où me fuit le repos,
Cette vision chère éclaire ma pensée
Et lentement je sens parmi ces souvenirs
La paix des siècles morts qui console ma peine.*

Le poète

Jules DUPIN est avant tout un poète qui eut figuré parmi les plus grands si le destin n'avait pas mis brutalement fin à sa carrière.

Il appartient à l'époque romantique et offre beaucoup de ressemblance avec Lamartine, un Lamartine dont Montbrison est le Milly... Comme lui il aime rêver dans la nature et faire revivre les objets inanimés... On trouve dans ses poèmes toute l'harmonie des *Méditations* dont ils ont le charme nostalgique.

En 1912, il publie son premier, et unique, livre, *Les Ascensions du coeur*, au Editions Grasset. Il salue cette parution avec joie :

Mon livre a paru. Cette oeuvre de moi me fait du bien, elle me prouve que je n'ai pas perdu mon temps. Chères Ascensions du coeur ! hélas ! elles ne sont pas parfaites, mais je les aime ! Je les ouvre et je lis :

Comme il fait doux ce soir d'été dans la maison
Quand on voit au dehors les feuilles déjà mortes
Qui tombent dans l'allée et que le vent emporte
Avec les doux regrets et les illusions...

Et puis :

Au poète qui aime, la souffrance est bonne.

Et encore :

Car il y a deux coeurs en moi depuis l'adieu

Chères paroles, qui me semblent venir de l'au-delà, d'un temps bien lointain déjà, comme elles me parlent doucement ce soir !

(23 février 1913)

Ce livre est un recueil de poèmes groupés par titre : Rêve - Réalité - Prières - Esquisses symboliques - Joie matinale - Brume d'avril - Confidences, etc.

Tout est beau et parle au coeur. Il est difficile de faire un choix pour les lecteurs d'aujourd'hui alors que tant d'années se sont écoulées depuis l'apothéose du romantisme.

L'oeuvre de Jules DUPIN, poète montbrisonnais, mériterait de figurer dans toutes les anthologies de la poésie française. Cela viendra peut-être un jour !

C'est également en 1912 qu'il fondait à Paris la revue littéraire mensuelle *Intimités*, avec quelques camarades poètes comme lui. Le premier numéro, illustré d'une belle gravure de notre compatriote Gabriel Brassart, sortait en janvier 1912.

Notre but, expliquait-il dans la préface, n'est pas de fonder une école ni de renouveler la poésie française. Nous désirons simplement nous unir plus intimement par le lien de la poésie.

Cette revue connaît d'emblée le succès. Elle est largement ouverte aux jeunes, aux "commençants" comme dit Jules DUPIN. On regrette seulement qu'ils

aient écrit sous des pseudonymes car on y découvrirait certainement des noms devenus célèbres...

A Paris, Jules DUPIN était en relation avec de grands écrivains de l'époque : René BAZIN, Paul BOURGET, François MAURIAC, Georges GOYAU, Robert VALLERY-RADOT, Francis JAMES... Ce dernier compare *Intimités* à un rayon de soleil parmi les lilas, ce qui fait dire à son jeune fondateur :

Aucun éloge ne pouvait me plaire davantage : être encouragé par un de mes poètes préférés, par celui qui m'a initié à toute la beauté de la poésie symbolique, à toute la grâce champêtre, tout cela m'est allé droit au coeur ! De tels mots m'encouragent souverainement, il me semble qu'ils sont la consécration de ma carrière de poète... C'est un peu de gloire, et surtout, c'est du bonheur !

On voit que l'année 1912 a été pour Jules DUPIN une année faste puisqu'elle a vu le succès de ses deux oeuvres : la revue *Intimités* et le recueil de poèmes *Les ascensions du coeur*. Il en commence une autre qui s'intitulera *Les Ascensions de l'art*, mais qui restera malheureusement inachevée... car des jours terribles approchent !...

Le temps de l'horreur

Jules DUPIN a 24 ans et il effectue son service militaire au 30^e bataillon de chasseurs alpins à Grenoble lorsque la guerre éclate, le 2 août 1914. Le 10 août, le bataillon part pour les Vosges et c'est le commencement d'une cruelle épreuve pour ce jeune homme sensible et idéaliste... On comprend combien il a dû souffrir dans la tourmente !...

Il ne tient plus son journal mais il écrit régulièrement à ses parents et à ses amis pour les tenir au courant de sa dure vie :

1^{er} septembre 1914

Que d'horreur ! que de deuils ! que d'anxiété ! J'ai pris part à quatre combats. Les balles, les obus ont sifflé près de moi. Voilà quinze jours passés, je vis encore, je ne sais comment. Que sera-t-il de moi demain ? J'offre ma vie à Dieu. Il le faut.

1^{er} octobre 1914

Ah ! Combien de morts j'ai enterrés moi-même ! Que de blessures atroces j'ai vues ! Que de râles j'ai entendus aussi bien allemands que français ! Que de croix j'ai faites, pour mes camarades et pour mes ennemis !... Dans un petit bois, j'ai vu quinze chasseurs tous tués à la tête dans la position de défense. C'était horrible... Ce que j'ai vu, c'est innommable... La guerre ! la guerre ! Aurais-je jamais cru que c'était cela !

13 décembre 1914

Froid plus vif que jamais. Nous dormons dans une tranchée en rondins où nous n'avons pas la place de nous étendre. Nous sommes plaqués les uns sur les autres, sur le côté, et littéralement, nous ne pouvons pas remuer.

25 février 1915

De tous côtés ça crache ; des villages brûlent. Horreur ! horreur ! On entend des cris de Roches... une charge ! Depuis longtemps je n'ai souffert autant qu'aujourd'hui : froid... horreur... angoisse...

1^{er} mai 1915

Voilà neuf mois de guerre, neuf mois terribles qui me pèsent tellement. Ce que j'ai souffert est si douloureux que, si je survivais, j'en garderais longtemps la blessure...

Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que je n'ai pas eu une heure d'espoir, ni de sécurité sur l'avenir, ce douteux avenir qui m'inquiète et me torture. Pas une minute, je n'ai pu me dire : "Oui, j'en reviendrai". Ah ! vous ne sauriez croire l'épouvantable torture de cette crainte ! Neuf mois durant, c'est trop pour un cerveau comme le mien, et quand je pense que j'aurai tant souffert pendant ces neuf mois pour mourir au bout... Ah ! non, c'est trop ! c'est trop !... Et pourtant c'est cela, il n'y a rien à faire.

Prions, prions, c'est la seule ressource.

Le 25 juillet 1915, Jules DUPIN, qui avait été nommé sous-lieutenant le 6 juin précédent, écrivait à ses parents sa dernière lettre :

Quelle rude vie ! Je comprends l'angoisse de ma pauvre maman !

Presque tous les officiers du bataillon sont tués ou blessés ; à ma section, j'ai perdu un sergent et deux caporaux...

Douze mois terribles ! Et je supporte quand même la vie... Des obus nous tombent dessus. Mon Dieu, mon Dieu, pitié !...

Le lendemain, 26 juillet, il tombait, frappé à la tête, sans souffrance, après avoir enlevé, avec sa section, la crête de Lingekopf.

A 25 ans, disparaissait brutalement un jeune homme plein d'avenir dont la noblesse de cœur et l'élévation des pensées forçaient l'admiration...

Il repose aujourd'hui dans la sépulture familiale au cimetière de Montbri-son, la ville qu'il aimait, capitale de ce Forez qu'il a si bien chanté, en prose ou en vers, avec la même émotion et le même amour.

Puissent ces quelques lignes faire connaître à ceux qui l'ignoraient la destinée et l'oeuvre de celui qui fut notre dernier grand poète et dont la vie ne fut qu'une Ascension vers le Beau et la Vérité... et la mort une Ascension vers Dieu.

Marguerite-V. FOURNIER

LOUIS DUPIN, MAIRE HONORAIRE DE MONTBRISON

Je ne voudrais pas terminer cette évocation de la vie de Jules DUPIN sans rendre hommage à son père, M. Louis DUPIN, maire honoraire de Montbrison dont le souvenir est encore présent parmi nous.

Elu conseiller municipal en 1892, premier adjoint en 1910, il succédait au docteur RIGAUDON comme maire en 1919. Il l'avait d'ailleurs remplacé pendant les années de guerre. Pendant cette douloureuse période, il eut à remplir les fonctions les plus difficiles et les plus pénibles de sa carrière : celles de porter dans les familles de ses administrés les terribles nouvelles qui parvenaient en mairie. Alors que lui-même avait le coeur ulcéré par la perte de son fils tombé un des premiers au champ d'honneur, il devait trouver les paroles de consolation et d'espérance que l'on attendait de lui. Il était président-fondateur de "l'Union des Pères et Mères dont les enfants sont morts pour la Patrie".

Il est aussi le président-fondateur, en 1926, de l'Association des Maires de l'arrondissement de Montbrison, toujours prospère.

Avocat au barreau de Montbrison, député de la Loire pendant deux législatures, de 1919 à 1924, puis de 1928 à 1932, il eut une vie très active dans divers domaines, mais sa préférence revint toujours à l'administration municipale où il excella. Lorsqu'il abandonna son poste en 1942 pour raisons de santé, la ville lui témoigna sa reconnaissance en lui conférant l'honorariat, ce qui était tout à fait exceptionnel.

M. Louis DUPIN décédait en décembre 1951 à l'âge de 87 ans. Depuis une vingtaine d'années son nom a été donné à une partie du boulevard proche de la maison où il a passé sa vie.

Marguerite-V. FOURNIER

POEMES

extraits des "Ascensions du coeur" de Jules Dupin

Un rêve

L'averse aura ce soir tout embaumé le vent
Lorsque nous gravirons notre chère colline :
Ce sera l'heure calme où le couchant dessine
Le relief des forêts sur l'horizon brillant ;

L'heure où, des champs lointains et des fermes, arrivent
Jusqu'aux chemins perdus les innombrables bruits,
Et nos âmes seront seulement attentives
A la douceur du vent que le soir assourdit.

Puis ce sera la paix où la nature prie,
Par ses parfums plus forts, son silence plus grand ;
Car, dans les soirs meilleurs, la prière descend
Quand s'exhale du sol le parfum de la pluie.

Alors nous atteindrons le vallon tout en fleurs,
Et pour nous paraîtra, seule, simple et petite,
La chapelle toujours ouverte au voyageur
Et dont l'humilité paisible nous invite.

Et nous agenouillant sur l'humble banc de bois,
Côte à côte pour mieux confondre nos prières,
Nous n'aurons pas fermé la porte où la lumière
Entrera pour jouer sur le lustre et la croix ;

Mais nous aurons laissé l'air vif, qui se colore
Par l'éclat du soleil couchant, nous apporter,
Dans la limpidité de ce soir plus sonore,
Tout un vaste horizon de joie et de clarté ;

Toute la pureté des vergers qui reposent
Sur les coteaux lointains clairs jusqu'à l'infini,
Silence, majesté des hommes et des choses
Qu'apaise la douceur prochaine de la nuit.

Nous nous absorberons tous deux dans la nature,
Nous mêlerons nos coeurs aux arbres des vergers,
Nous porterons en nous des floraisons plus pures
Et dans ce pur printemps nous saurons mieux prier.

...

Puis nous nous lèverons tous deux et, les mains jointes,
Nous nous tiendrons debout sur le seuil éclairé,
Avant que, dans la plaine où la nuit va tomber,
La clarté du soleil couchant se soit éteinte.

Alors semblant venir à nous de l'au-delà,
A cette heure de paix, d'amour et d'harmonie,
Comme un sceau de splendeur fiançant nos deux vies,
La dernière lueur nous illuminera.

Souvenir de la chapelle d'Essertines..., 1912

Dans l'automne

Sous les feuilles d'or des marronniers
Qui voilent la colline verte,
Et, sous un ciel gris qu'un peu d'azur transperce,
Je suis venu rêver.
Le chemin est plein de murmures
Comme dans les chansons d'amour,
Le chemin d'automne et de verdure,
Que j'ai suivi à pas lents dans tous ses détours.
L'âme que je porte est un chemin perdu,
Où serpentent des traces de pas encor fraîches,
Mais où nul n'est revenu,
Un chemin de feuilles d'or, de feuilles sèches.
...
De temps en temps sous le frôlement de la pluie
Tombe une feuille jaunie,
Qui vient égayer l'air sombre de sa lumière.
... Du marronnier d'automne et de clarté,
Il pleut de musicales et lentes gouttes
Sur le tapis des feuilles desséchées ;
Et il me semble que mon cœur éclatant,
Comme l'arbre d'or qui se dépouille, écoute
La pluie de pensées qui perle lentement.

1911

Soir

Il a plu dans les bois, dans les champs, sur la route ;
Tout reluit sous l'éclat nuancé des rayons ;
Les troncs mouillés des pins, où suintent des gouttes,
Ont des tons affaiblis d'ocre et de vermillon ;
Il a plu tout le jour, un jet de clarté rouge
Frôle le sol, le haut des rameaux effeuillés ;
Des gouttes ont glissé des branchages rouillés,
Les chênes sont luisants. C'est le soir, rien ne bouge.
Il a plu tout le jour, le bois s'est endormi ;
De la clarté pénètre ainsi qu'une traînée
Dans les coins. Le soleil ne dore qu'à demi
La crête des genêts et des herbes fanées.
Aux derniers bruits du soir que promène le vent,
Les feuillages ternis des fougères frissonnent.

L'ombre entre lentement. Des murmures résonnent
D'un AngéluS lointain qui meurt en arrivant...
Il fait nuit dans les bois pleins de senteurs mouillées.

J'errais en me perdant dans l'ombre des allées.
La forêt qui dormait en pleurant, au détour
De la route maudite où personne ne passe,
La forêt qui dormait, c'était mon âme lasse,
Dans laquelle il pleuvait, sans arrêt, tout le jour.

1910

Je vous salue, Marie

Par delà l'horizon de la ville endormie,
Par delà les toits, les rues et les jardins,
Et par delà le mystère des lointains,
Je vous salue, Marie.

Plus que les fleurs des cerisiers au mois de Mai,
Plus que le lierre frais des riches terrasses,
Et plus que l'air odorant des sommets,
Vous êtes pleine de grâces.

Et mieux qu'en le pécheur par le ministre absous,
Mieux qu'en l'enfant qui communie,
Mieux que dans le rayon du soir après la pluie,
Le Seigneur est avec vous.

Poème illuminant l'obscurité de l'âme,
Clairière de sagesse en la forêt d'erreur,
Comme la rose entre toutes les fleurs,
Vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Et comme le fruit d'or des arbres du midi,
Qui se détache de la cime et glisse à terre
Et par qui le voyageur se désaltère,
Jésus le fruit de vos entrailles est béni.

Par Jésus qu'annonçaient les livres des prophètes,
Par la litanie des mystères joyeux,
O Vierge, par l'Esprit-Saint, vous êtes
Sainte Marie, Mère de Dieu.

Comme le vent a fait, des arbres de l'allée,
Après la pluie, tomber sur les fleurs
La goutte de fraîcheur qui les a ranimées,
Priez pour nous, pauvres pécheurs ;

Pour que, comme l'arbre que le vent agite,
En nous purifiant pour nous rendre plus forts,
Vous répandiez sur nous la pluie de vos mérites,
Maintenant et à l'heure de notre mort.

Quelques pensées

L'Espérance

C'est un reste d'azur au ciel qui s'assombrit,
C'est dans un corps qui pleure une âme qui sourit.

Sourires

Un arrêt d'un instant sur l'objet que l'on aime
Avec tout l'horizon du mystère : Voilà
Ce qu'est le sourire...
... Mais un rêve passa,
Et ce rêve ressemble à la brise qui sème
Ces graines du bonheur qu'un autre vent détruit :
Les sourires...
... Ils sont si délicats, si frêles !
Mais ils font entrevoir le grand foyer qui luit
Au fond de l'âme et dont ils sont les étincelles.

Les enfants

Ils ont ce don charmant
De tout voir sans jamais ternir leur innocence ;
Ils aiment, voilà tout. C'est à peine s'ils pensent.
Ils goûtent la beauté, mais sans étonnement,
Car tout semble limpide à leurs âmes naïves ;
Ils entrent dans le monde et s'y sentent si bien,
Qu'ils vont droit devant eux sans s'inquiéter de rien,
Ils savent seulement qu'ils sont gais et qu'ils vivent.

1911

Sur une fleur dans un album

Les fleurs ont ce charmant et divin privilège
D'être comme l'amour que rien ne détruirait :
Le temps, malgré l'absence et la mort, le protège ;
Et qui aime une fois doit aimer à jamais.

Ainsi la fleur : malgré son éclat éphémère,
Et bien que son parfum s'envole avec le temps,
Elle demeure intact en sa forme première
Et fanée une fois dure éternellement.

Avril, 1912

Souvenir

Puisque le jour s'endort en un lugubre adieu,
Que je suis fatigué du bruit, de la lumière,
Je voudrais un instant ce soir fermer les yeux,
Et, pour mieux pénétrer le silence, me taire.

Je sais trop clairement combien j'ai dû souffrir
De ce devoir mesquin que m'imposa la vie,
Aussi j'attends le calme où l'âme communie
Avec le crépuscule, heure du souvenir.

Et je veux rappeler un à un ceux que j'aime
Sur le rideau secret de mon regard fermé,
Et descendre en un coin de mon coeur ignoré
Pour découvrir un monde inconnu de moi-même.

Là, comme en un poème où j'épelle et je lis,
C'est à chaque regard une clarté nouvelle,
Et c'est comme un jour triste où le soleil reluit
A travers les vitraux d'une intime chapelle.

Heures d'extase où flotte un rayon d'au-delà,
Coeur attristé qu'enferme un profond sanctuaire,
Où, grâce au saint repos que le soir engendra,
Dans chaque souvenir éclôt une prière.

Et c'est un livre enfin d'un langage inconnu,
Dont un jour on a su découvrir le mystère :
Secret que toute voix désormais devra taire,
Et dont aucun feuillet ne se comprendra plus.

Faites donc qu'à cette heure où tout en vous repose,
Dans votre coeur lassé des tristesses du jour
Dorme le souvenir sacré de toute chose
Où vous avez laissé votre âme et votre amour ;

Afin qu'au jour de trouble et d'obscur insomnie,
Où vous ne voyez plus en votre âme bien clair,
Vous y puissiez toujours comprendre à livre ouvert
Le chant qui se souvient et le verset qui prie.

Paris, 1912.

JEAN BONNASSIEUX

sculpteur forézien

(1810-1892)

Le sculpteur Bonnassieux est né à Panissières, le 18 septembre 1810, dans une famille modeste. Son acte de naissance indique qu'il est le fils de Mathieu Bonnassieux, menuisier, et de Jeanne Vergoin son épouse. Il reçoit le seul prénom de Jean (plus tard certains de ses biographes le nommeront, à tort, Jean-Marie). Le patronyme Bonnassieux est aujourd'hui encore largement représenté dans ce secteur des Monts du Lyonnais (Panissières, Chambost-Longessaigne, Cottance).

On sait peu de chose de son enfance sinon que très tôt il se distraît en sculptant avec adresse des morceaux de bois provenant sans doute de l'atelier paternel. Ses études se limitent à quelques années d'école comme c'était le cas de beaucoup d'enfants du peuple. Cependant le curé de Panissières remarque son habileté et incite ses parents à l'envoyer à Lyon afin d'y faire l'apprentissage de la sculpture. Une de ses premières oeuvres sera d'ailleurs une statue de bois destinée à une église des environs de Feurs.

A dix-huit ans il entre donc dans l'atelier de sculpture sur bois de M. Juvéneton. Il devient ensuite élève de l'école des Beaux-Arts de Lyon. Il subit là l'influence de son professeur Legendre-Héral. Ce dernier venu de Montpellier à Lyon avait su, par une oeuvre abondante inspirée surtout par la mythologie, prendre une certaine place dans la sculpture de son époque. En 1834 Bonnassieux sculpte pour le Salon de Paris un *Hyacinthe blessé*, oeuvre charmante et naïve.

Bonnassieux montre un certain talent ou, du moins, des aptitudes puisqu'en 1835 il décide d'aller à Paris, séjour obligé pour qui veut entreprendre une carrière artistique. Il entre dans l'atelier de Dumont pour préparer le concours du prix de Rome.

En 1836 il obtient le grand prix de Rome avec son *Socrate buvant la ciguë*. Devenu pensionnaire de la Villa Médicis il y sculpte l'*Amour se coupant les ailes*, oeuvre qui obtiendra un prix au Salon de 1842. Mais contrairement à son maître la mythologie ne le retient que peu de temps et il se tourne, en continuant à s'inspirer de l'Antiquité, vers des sujets religieux ou historiques.

Au Salon de 1844 il est récompensé pour son *David lançant la fronde*. Dès lors, il a des commandes et connaît le succès, un succès non pas passager mais sage et durable. Le chanoine Reure, son biographe¹, souligne que *le caractère discret et distingué de son ciseau n'était pas fait pour séduire les foules*². En effet si la facture est bonne, l'art de Bonnassieux est tranquille, sans passion, on oserait dire sans beaucoup de souffle. Il ne déconcerte pas et c'est bien en cela qu'il plaît à beaucoup de gens installés, aux notables prudents.

1. Cf. Reure, *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien*, Lyon, imp. Mougins-Rusand, 1893.

2. Reure, op. cit.



BONNASSIEUX

MEMBRE DE L'INSTITUT

Né à Panissières (Loire), le 19 Septembre 1810.

Mort à Paris, le 5 juin 1892.

Dès que sa notoriété est reconnue Bonnassieux ne participe qu'à de rares expositions et ne dispute plus de médailles à personne, se contentant de travailler en artisan consciencieux.

Toute sa vie il conserve la foi de ses jeunes années et c'est sans doute pour cela qu'il sculpte avec amour de nombreuses madones. Notre région en possède plusieurs. Mais il est surtout connu pour avoir exécuté en 1857 la maquette de *Notre-Dame de France* au Puy, une réalisation à juste titre aujourd'hui très contestée. La maquette de Jean Bonnassieux est retenue à la suite d'un concours qui réunit cinquante-trois sculpteurs. La statue colossale installée le 12 septembre 1860 avec comme piédestal le rocher Corneille domine de 130 mètres la ville basse. Fondue avec le bronze de deux cent treize canons pris aux armées russes après le siège de Sébastopol, la vierge mesure 16 mètres de haut et pèse 110 tonnes. Le pourtour de la tête de l'Enfant-Jésus mesure 4,80 m. Un escalier à vis de plus de cent marches permet d'accéder jusque dans la couronne. C'est vraiment *la maternité puissante et dominatrice*³. Il est évidemment impossible de ne pas la voir d'autant plus qu'elle est peinte en rouge. Tout cela s'accorde mal avec la personnalité de l'artiste mais Bonnassieux n'est pour rien dans la taille qu'on a donné à sa statue...

Oublions vite *Notre-Dame de France* pour un travail plus délicat : *Notre-Dame de Feurs, la Vierge-Mère*. Cette statue, *figure exquise, sobre de lignes et très simple de composition*⁴, est aujourd'hui dans l'église de Feurs, à droite du chœur, dans la chapelle de la Vierge. Saint-Pierre de Montbrison possède une copie, en marbre de Carrare, de cette oeuvre⁵.

La personnalité de Bonnassieux ressemble à son oeuvre. C'est un homme calme, presque effacé. Au physique il a *l'air réservé, timide, un peu maladif, d'une conversation simple, franche et sans ombre d'apprêt*...⁶ Sa vie familiale est sans histoire. Il épouse Mlle Madinier, de Tarare, et a un fils et une fille.⁷ Bien qu'installé dans la capitale, il ignore absolument tout du milieu parisien, ne participant jamais à tout ce qui est pure mondanité. Il aime la musique et va quelquefois au concert. A part cela il ne sort guère, nous dit le chanoine Reure, que pour aller à l'église de sa paroisse, à l'École des Beaux-Arts ou à l'Académie dont il suit les séances avec assiduité.

Il reste fidèle au Forez de ses origines. Il accepte d'être le président de la jeune *Société amicale des Foréziens* de Paris. La savante Diana fait de lui son vice-président d'honneur. Il est tout naturellement choisi pour exécuter la statue de Victor de Laprade, le poète et académicien forézien. C'est une de ses dernières oeuvres. La statue en bronze qui orne aujourd'hui le jardin d'Allard à

3. Reure, op. cit.

4. Reure, op. cit.

5. L'abbé Charles Ollagnier, curé de St-Pierre, raconte dans ses *Mémoires* que grâce à l'intervention de M. de Meaux il avait pu obtenir gratuitement de Bonnassieux la maquette de la Vierge de Feurs. Le sculpteur Decarli réalisa sur ce modèle la statue de Montbrison dans un bloc de marbre de Carrare qui avait coûté 3 000 F. Lors de l'inauguration de la statue de Victor de Laprade à Montbrison Bonnassieux vint voir, à St-Pierre, sa statue et l'approuva comme étant bien la sienne.

6. Reure, op. cit.

7. Son petit-fils, le général Bonnassieux, fut attaché militaire à la présidence de la République au temps des présidents Doumer et Doumergue.

Montbrison fut inaugurée en grande pompe le 17 juin 1888. Bonnassieux était, bien évidemment, de la fête.

La cinquantaine passée, il est, sans les avoir recherchés, couvert d'honneurs : élu à l'Académie des Beaux-Arts le 28 juillet 1866, membre du conseil supérieur de l'Ecole des Beaux-Arts, en 1881, professeur de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts. Il achève paisiblement une vie entière faite de travail, de devoir et de retraite⁸. Ayant une vieillesse sans infirmité, il ne cesse pas de sculpter. A quatre-vingt-deux ans il travaille encore à une statue de saint François d'Assise. Après une courte maladie, il meurt le 3 juin 1892 : il n'avait laissé tomber le ciseau de ses mains que pour aller contempler l'Eternelle Beauté⁹. Ses funérailles solennelles eurent lieu le 6 juin. Une rue de Panissières, sa ville natale, porte aujourd'hui son nom.

Même si elle n'est pas comparable avec celles de ses grands contemporains que furent Rude, Carpeaux ou Rodin, l'oeuvre de Bonnassieux n'en est pas moins tout à fait estimable. En tout cas le personnage est attachant : homme simple et bon, forézien fidèle qui ne renia jamais ses modestes origines et sa province natale.

Joseph BAROU

N° 83
 Jean Bonnassieux
 19 septemb.
 1810 - 1892
 27^e de Rome
 1836
 1847
 1850
 1851
 1852
 1853
 1854
 1855
 1856
 1857
 1858
 1859
 1860
 1861
 1862
 1863
 1864
 1865
 1866
 1867
 1868
 1869
 1870
 1871
 1872
 1873
 1874
 1875
 1876
 1877
 1878
 1879
 1880
 1881
 1882
 1883
 1884
 1885
 1886
 1887
 1888
 1889
 1890
 1891
 1892

Le sieur hier zeur die et le dix huit du moy ce
 septemb. a sept heures avant midy. Pardevant nous
 trois officiers publics de l'état civil de la commune
 de panissières département de la Loire Canton de feurs
 le citoyen Joseph Bonnassieux marié habitant
 au Panissières lequel nous a présenté un enfant de
 sexe masculin né le grand à cinq heures du soir ce
 Luy déclarant et au nom de vergier son père au quel
 il a déclaré vouloir donner le prénom de Jean, de
 Déclaration et présentation faites en présence de
 Joseph Jitton percepteur au quel les parents ont
 et Jean saignat not. arnaud percepteur au quel
 neuf bon, notaires au Panissières qui ont signé avec
 Déclarant après lecture faite
 M. Jitton percepteur
 M. Arnaud percepteur
 J. Guerpillon
 maire

Acte de naissance de Bonnassieux

8. Reure, op. cit.

9. Reure, op. cit.

BIBLIOGRAPHIE FOREZIENNE

Encore la Révolution française. Signalons :

- Pierre Grange : *L'Antiquité dans l'imaginaire d'un jeune révolutionnaire : Claude Fauriel* (St-Etienne, "L'Antiquité au présent", publication de l'Association des enseignants de la Loire pour la défense des langues anciennes, 1989). - 55 p.

- Claude Fauriel : *Discours prononcé à Commune d'Armes* (St-Etienne) *dans le temple de l'Etre Suprême le décadi 20 prairial an II de la République* (St-Etienne, "L'Antiquité au présent", 1989). - 30 p.

Pour les Stéphanois (et les Foréziens), Claude Fauriel, c'est un lycée. Le mérite de ces deux brochures est de rappeler le rôle du jeune Claude Fauriel pendant la Révolution. Son adhésion à la Révolution conduisit le jeune homme à exercer d'importantes responsabilités : Agent national (1794) et maire par intérim de St-Etienne il prononça le discours de la fête de l'Etre Suprême dans l'église Notre-Dame. Il se faisait alors appeler Démophile Fauriel. Redevenu Claude Fauriel, il fut ensuite critique littéraire, professeur d'université, le traducteur des *Chants populaires de la Grèce moderne* et l'auteur d'une *Histoire de la poésie provençale*.

Le texte de son discours à l'Etre Suprême qui dormait dans les archives de la Bibliothèque municipale de St-Etienne méritait d'être tiré de l'oubli.

- *Le monument religieux des Brotteaux*. Tome I : historique de la commission, liste des victimes du siège de Lyon (Lyon, éd. Lugd, éd. lyonnaises d'arts et d'histoire, 1989). - 116 p.

- Elizabeth Hardouin-Fugier : *Le souvenir des victimes à Lyon : du cénotaphe (1795) aux chapelles (1906) in Pratiques religieuses dans l'Europe révolutionnaire (1770-1820) - Actes du Colloque de Chantilly* (Paris, Brepols, 1988).

Beaucoup de Foréziens ont combattu à Lyon contre la Convention sous les ordres du général de Précý. Un ouvrage commémoratif - recueil de textes et liste des victimes - vient d'être opportunément édité. Quant à E. Hardouin-Fugier, elle a participé au Colloque de Chantilly et sa démarche - plus historique - étudie la façon dont le souvenir des victimes de Lyon a - successivement - été célébré.

- Bulletin de la Diana : numéro spécial Bicentenaire de la Révolution (n° 4, 1989) ; commande : la Diana, rue Florimond Robertet, 42600 Montbrison).

La Diana a rassemblé dans son dernier numéro de 1989 une gerbe de communications fort intéressantes consacrées à la Révolution en Forez. Jean Cabotse présente *L'état d'esprit en Forez à la veille de la Révolution*. André Boismenu aborde les rapports de la politique et du maintien de l'ordre entre 1788 et 1790 dans *De la Milice bourgeoise à la Garde nationale à Montbrison*. Philippe Pouzols évoque la figure du premier maire de Montbrison, *Pierre Barrieu de Prandières* (1732-1794). Quant au baron de Jerphanion - récemment décédé - il avait envoyé à la Diana un article sur *Le comité de surveillance de Larajasse* qui est publié dans ce numéro spécial.

- Festival d'histoire de Montbrison 1988 : *Du Provincialisme au Régionalisme XVIII^e - XX^e s.* (Montbrison, imp. Cerisier, 1989) - 543 p.

Un an seulement après le colloque de 1988 en sont publiés les Actes, grâce au travail fourni par Eliane Viallard, directeur des Archives départementales de la Loire. Ce beau volume reprend les communications faites lors du colloque. Citons les articles dont les sujets touchent à l'histoire forézienne :

- Mario Bonilla : *Montbrison, l'architecture de la ville.*

- Jean Lorcin : *Un exemple de régionalisme culturel : les Amitiés Foréziennes et Vellaves entre les deux guerres.*

- Eliane Viallard : *Loin de la Cour de France, le Journal d'un hobereau forézien à la fin de l'Ancien Régime.*

- André Boismenu : *L'exercice des compétences de travaux publics par les assemblées de département et leurs bureaux notamment à Montbrison et Roanne.*

- Claude Latta : *Une expérience d'institution provinciale à la veille de la Révolution : l'Assemblée du département de Montbrison (1787-1789).*

- Ecole Notre-Dame-La Madeleine : *Que représente pour nous le Forez, la Loire et Rhône-Alpes ?*

- Marcel Pacaut : *La singularité de la région Rhône-Alpes ou la naissance d'un régionalisme.*

Un beau livre, intéressant. Un seul regret : son prix. Il est vrai qu'il est la conséquence de son volume et de la qualité de l'édition. Mais il fera reculer plus d'un acheteur. Souhaitons que nombre de collectivités (Bibliothèque municipale, par exemple) l'achètent afin de le mettre à la disposition de tous.

- André Chastel : *Culture et demeures en France au XVI^e siècle* (Paris, Julliard, 1989).

André Chastel, historien de l'art et grand spécialiste de la Renaissance et de la peinture italienne, publie plusieurs de ses conférences et leçons faites au Collège de France. Parmi celles-ci une étude sur *la Bastie d'Urfé* (p. 119-150) ouvre d'intéressantes perspectives et donne une réflexion sur les rapports entre la culture humaniste et l'architecture.

- Louis Devin : *Un certain 13 octobre 1943 à Messeix* (Montbrison, chez l'auteur, 1989), 32 F franco de port.

Louis Devin, bien connu à Montbrison est un ancien des Chantiers de jeunesse qui a été, avec cent quatre-vingt de ses camarades, pris par les troupes allemandes d'occupation dans une rafle, le 13 octobre 1943 et incarcéré à Clermont-Ferrand. Il a rassemblé sur les circonstances de cet épisode un intéressant dossier - avec reproduction de pièces inédites puisées aux Archives nationales - qui intéressera tous ceux que passionne cette période.

Claude LATTA